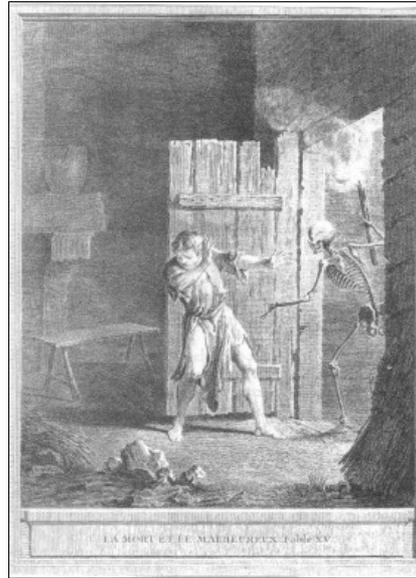


## FABLES DE LA FONTAINE :

### LA MORT ET LE MALHEUREUX

*Un Malheureux appelait tous les jours  
La mort à son secours;  
Ô Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle !  
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle.  
La mort crut en venant, l'obliger en effet.  
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.  
Que vois-je ! cria-t-il, ôtez-moi cet objet ;  
Qu'il est hideux ! que sa rencontre  
Me cause d'horreur et d'effroi !  
N'approche pas, ô Mort ; ô Mort, retire-toi.  
Mécénas fut un galant homme :  
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,  
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme  
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.  
Ne viens jamais, ô Mort ; on t'en dit tout autant.*



### LA MORT ET LE BÛCHERON

*Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,  
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans  
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
Et tâchait de gagner sa chaumine (1) enfumée.  
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,  
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.  
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?  
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?  
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.  
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,  
Le créancier et la corvée  
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.  
Il appelle la Mort ; elle vient sans tarder,  
Lui demande ce qu'il faut faire.  
C'est, dit-il, afin de m'aider  
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère .  
Le trépas vient tout guérir ;  
Mais ne bougeons d'où nous sommes :  
Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes.*



## LA MORT ET LE MOURANT

*La Mort ne surprend point le sage ;  
Il est toujours prêt à partir,  
S'étant su lui-même avertir  
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.  
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :  
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,  
Il n'en est point qu'il ne comprenne  
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;  
Et le premier instant où les enfants des rois  
Ouvrent les yeux à la lumière,  
Est celui qui vient quelquefois  
Fermer pour toujours leur paupière.*

*Défendez-vous par la grandeur,  
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,  
La mort ravit tout sans pudeur  
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.*

*Il n'est rien de moins ignoré,  
Et puisqu'il faut que je le die,  
Rien où l'on soit moins préparé.*

*Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie,  
Se plaignait à la Mort que précipitamment  
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,  
Sans qu'il eût fait son testament,  
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure  
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.  
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;  
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;  
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.  
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !*

*Vieillard, lui dit la mort, je ne t'ai point surpris ;  
Tu te plains sans raison de mon impatience.  
Eh n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris  
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.*

*Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis  
Qui te disposât à la chose :  
J'aurais trouvé ton testament tout fait,  
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait ;  
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause  
Du marcher et du mouvement,  
Quand les esprits, le sentiment,  
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :  
Toute chose pour toi semble être évanouie :  
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :  
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus  
Je t'ai fait voir tes camarades,  
Ou morts, ou mourants, ou malades.  
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?*

*Allons, vieillard, et sans réplique.  
Il n'importe à la république  
Que tu fasses ton testament.*

*La mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge  
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,  
Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet ;  
Car de combien peut-on retarder le voyage ?*

*Tu murmures, vieillard ; vois ces jeunes mourir,  
Vois-les marcher, vois-les courir  
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,  
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.*

*J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :  
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.*